

La cicatrice d'un visage et d'une mémoire

Après plusieurs années de silence, Boris Schreiber publie le plus fort et le plus accompli de ses romans.

Tout commence, pour le narrateur, par une découverte dans un miroir : depuis quand cette ride – plus que ride, crevasse – au travers du front ? Elle est venue peu à peu, sans doute ; à présent, cette ravine désastreuse coupe la tête en deux. C'est bien dommage pour qui, naguère, eut un si plaisant visage, un de ces visages qui aident beaucoup ceux qui les portent. Le narrateur est maintenant un « ex-beau ». En outre, il se trouve être en même temps un ex-riche. Des splendeurs passées demeure seulement un somptueux appartement dans la Plaine-Monceau, et la fidélité d'un vieux majordome, Anatole. Anatole, pour le compte de son maître, loue l'appartement à des étrangers de marque, et du prix de cette location le narrateur tire sa liberté : exempté de toute obligation de travailler, il peut s'adonner entièrement à ce qui est le plus important au monde pour chacun de nous : la recherche de soi.

La ride sur le front n'est pas seulement la griffure d'un visage : c'est la cicatrice d'un peuple martyrisé. Le narrateur était très jeune quand ses parents ont été emmenés par l'ennemi vers une destination inconnue. Il se souvient vaguement qu'il avait lui-même écrit une lettre de dénonciation à la police, signalant la présence d'une famille juive dans le superbe appartement. La lettre n'est jamais arrivée, mais les parents ont été arrêtés, peut-être sur l'initiative, complice, d'Anatole. La ride sur le visage et la ride sur la conscience, avec la honte de survivre encore, font que le narrateur aspire à un nouveau nom, à une nouvelle naissance. Est-ce encore possible ?

Au cours d'un séjour à Vienne, il rencontre un étrange rabbin, qui lui révèle son projet d'écrire une suite de l'Ancien Testament. Ce sera là la « Nouvelle Bible ». On y trouvera les noms de ceux qui se sont illustrés dans l'histoire moderne du peuple juif. La nièce du rabbin offre au narrateur un prénom neuf, puisqu'il n'aime pas le sien et ne veut même pas le prononcer : il sera désormais Joël. Joël veut absolument figurer dans la Nouvelle Bible. Comment le mériter ? Le rabbin se fait un peu tirer l'oreille, et finit par lui proposer de poursuivre les criminels de guerre. D'autres se sont déjà chargés des plus fameux, mais il reste encore, en Amérique du Sud, d'anciens nazis qui dirigeaient de petits camps. Après une longue attente, Joël reçoit de son nouvel ami un nom et une adresse, en Amazonie.

Les délices et la dérision du passé

Il entreprend ce grand voyage, et, tel Lorenzaccio, s'immisce dans la vie privée du gros Franz, qu'il a mission de punir. A la fois écœuré et fasciné par le mal, dont il sent en lui-même les profondes racines, il devient l'amant de Mme Franz...

Tout semble s'engluer lentement dans les vertiges de l'incertitude : Franz est-il bien le nazi que l'on croit ? A-t-il percé à jour les intentions meurtrières de Joël ? Joël n'a-t-il pas un concurrent qui, pour d'autres raisons que les siennes, veut aussi abattre l'Allemand ? Et Martha, la femme de Franz, qui aime d'un même amour son mari et Joël, quel jeu joue-t-elle ? Qu'a-t-elle peut-être compris ? Chacun se méfie-t-il des autres, ou bien Joël, trop transparent, est-il un jouet pour ceux qui

l'entourent ? Il ne comprend rien à ce pays d'étouffement ou des ferments révolutionnaires se laissent pressentir sans se découvrir jamais.

Au travers d'une aventure contée avec un souffle épique, expédition mi-onirique, mi-initiatique, peut-être, les voyages de Joël sont voyages de la mémoire et du rêve ; toute une jeunesse, toute une vie s'évoquent, par des retours en arrière, avec la dérision de leur absurdité et la nostalgie de leurs délices.

La cruauté des relations humaines, où chacun n'entend que le cri de son âme, demeurant sourd aux appels du « *prochain* » (un prochain si lointain toujours), et la terrible lucidité de Boris Schreiber dans les dialogues les plus nocturnes et les plus inspirés – tout cela fait de son livre une œuvre inimitable. L'auteur apparaît comme un cousin, pas si éloigné, de Dostoïevski. Quelle autre parenté ? Aucune.

Josane Duranteau

LA DESCENTE AU BERCEAU, de Boris Schreiber. Luneau Ascot, 435 p., 119 F.